



N° 211



Le Baptême du Seigneur sert de cheville entre le Temps de Noël (qu'en quelque sorte, il clôture) et le Temps ordinaire qu'il inaugure. La couleur liturgique du T. O. est le « vert ». Longtemps le choix de la couleur dépendait du lieu. Ainsi, en certains endroits, on a vu l'office du Vendredi Saint en « vert » à cause de l'arbre de la croix ! Aujourd'hui, les interprétations sont diverses : le « vert » évoque l'attente confiante des réalités dernières (couleur de l'espoir, contrairement au « violet » couleur de l'espérance chrétienne) ; ou bien, il évoque la croissance du Royaume de Dieu comparé à la graine qui devient un arbre ; c'est aussi la couleur la plus courante dans la nature... d'où son usage en Temps ordinaire, le plus courant ? Le vert est symbole de connaissance, de savoir, c'est la couleur de l'ordinaire du lieu, de l'évêque (coussin vert + cordon vert et or).

Evangile selon saint Jean (Jn 1, 29-34)

Le lendemain, voyant Jésus venir vers lui, Jean le Baptiste déclara : « Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde ; c'est de lui que j'ai dit : L'homme qui vient derrière moi est passé devant moi, car avant moi il était. Et moi, je ne le connaissais pas ; mais, si je suis venu baptiser dans l'eau, c'est pour qu'il soit manifesté à Israël. » Alors Jean rendit ce témoignage : « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et il demeura sur lui. Et moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : 'Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, celui-là baptise dans l'Esprit Saint.' Moi, j'ai vu, et je rends témoignage : c'est lui le Fils de Dieu. »

Toujours intéressant de voir que le 2° dimanche du Temps ordinaire échappe à la règle qui veut qu'on lise l'évangile de l'année. On y lit toujours, quelle que soit l'année, un passage de St Jean !

Après l'envol du prologue, l'évangéliste nous fait atterrir au bord du Jourdain. C'est le début de l'évangile proprement dit, le 1° jour, où le Baptiste témoigne devant des pharisiens (1,19-28). *Le lendemain* (notre texte), il rend témoignage à Israël. Jean Baptiste dans le IV° évangile n'est pas lu comme le précurseur, mais comme le *témoin*, le « voyant ». Quant au Christ, il est celui qui vient, le « venant », écrit Yves Simoëns (s.j.) qui précise que pour respecter le texte grec, il faudrait traduire : « Vois : l'agneau de Dieu. » Cet agneau renvoie au Serviteur dont parle Isaïe 40,3 ! Mais Jn fait un petit glissement de sens : si le Serviteur qui se taisait comme un agneau, *portait* les péchés, ici il écrit que l'agneau *enlève* le péché du monde, ôte l'obstacle entre Dieu et les êtres humains.

On notera que l'évangile de Jn ne donne pas de Baptême de Jésus par Jean-Baptiste, pour éviter des polémiques avec ses disciples ; mais il le connaît puisque la descente de l'esprit renvoie à ce baptême (cf. Mc, Mt & Lc).

Le IV° évangile ajoute aux trois autres, que si l'Esprit est descendu, il est demeuré sur Jésus. Enfin, pour clore les débats entre baptistes et chrétiens, le rédacteur n'hésite pas à faire dire à Jean que Jésus est bien le Messie (le titre d'agneau de Dieu est messianique) et qu'en plus *c'est lui le Fils de Dieu*. Mais il va plus loin encore, c'est la vision du Christ de la communauté johannique qu'il donne : Ce Fils, Jésus ne l'est pas depuis sa conception, mais depuis toujours : c'est le Fils préexistant, la plus haute vision du Christ.

Nous sommes loin de Lc qui a fait de Jésus et de Jean, des cousins : ici, Jean affirme qu'il ne connaissait pas Jésus qui *avant lui, était*.

1° lecture du livre du prophète Isaïe (Is 49, 3.5-6)

Le Seigneur m'a dit : « Tu es mon serviteur, Israël, en toi je manifesterai ma splendeur. » Maintenant le Seigneur parle, lui qui m'a façonné dès le sein de ma mère pour que je sois son serviteur, que je lui ramène Jacob, que je lui rassemble Israël. Oui, j'ai de la valeur aux yeux du Seigneur, c'est mon Dieu qui est ma force. » Et il dit : « C'est trop peu que tu sois mon serviteur pour relever les tribus de Jacob, ramener les rescapés d'Israël : je fais de toi la lumière des nations, pour que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre. »

Dans l'œuvre du « II° Isaïe », prophète anonyme qui exerça à Babylone auprès des exilés et dont les écrits ont été ajoutés au Livre d'Isaïe, il y a quatre poèmes consacrés au « Serviteur ». C'est un mystérieux personnage, élu de Dieu et rempli de son Esprit. Nous lisons le deuxième poème. La difficulté vient de la lecture que l'on fait de ce Serviteur car il peut évoquer le peuple (*Tu es mon serviteur, Israël*) mais aussi un personnage qui s'en distingue et a une mission propre : peut-être le prophète ou un guide (*serviteur pour relever le peuple et ramener au pays les rescapés de l'Exil ?* Peut-être un anonyme (*je fais de toi la lumière des nations*) en qui le christianisme naissant a vu le Messie. En fait, aspect collectif et individuel se chevauchent.

Manifester la splendeur, la gloire de Dieu, c'est bien le rôle de la communauté des croyants exilés, meurtris, humiliés, dans l'épreuve qui, parce qu'elle sera bientôt libérée, va manifester au monde la puissance lumineuse de Dieu.

Son long silence prend fin. Il va agir maintenant à travers non plus son peuple mais un personnage ! Car être *façonné dès le sein de sa mère* caractérise tout prophète.

Jacob, Israël, sont une même réalité. Israël (= *qui lutte, qui est fort*) est le nom qu'a reçu Jacob après sa lutte avec l'ange. Ces deux noms interchangeable personnifient le peuple, ils évitent ici une répétition.

2° lecture de la 1° lettre de Paul aux Corinthiens (1 Co 1, 1-3)

Paul,

appelé par la volonté de Dieu pour être apôtre du Christ Jésus, et Sosthène notre frère, à l'Église de Dieu qui est à Corinthe, à ceux qui ont été sanctifiés dans le Christ Jésus et sont appelés à être saints avec tous ceux qui, en tout lieu, invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, leur Seigneur et le nôtre. À vous, la grâce et la paix, de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ.

Pas sérieusement contestée comme venant directement de Paul, la 1° lettre aux Corinthiens date de 56/57. C'est l'apôtre qui a évangélisé Corinthe dans les années 50/52. Les contacts avec les chrétiens de ce lieu durèrent environ une décennie ; c'est avec eux que Paul correspondit le plus. C'est l'état de confusion où ils se trouvaient qui explique la nécessité d'une attention aussi soutenue. Ainsi, on a pu repérer les traces d'au moins sept lettres avec les Corinthiens regroupées ensuite. Ce sont ces difficultés entre théologiens rivaux, factions, pratiques sexuelles diverses, obligations conjugales, liturgie, fonctions ecclésiales qui rendent cette correspondance très instructive pour nous.

La partie principale de la Grèce continentale, l'Achaïe, est reliée à la péninsule du Péloponnèse par un isthme de 6 kilomètres entre la mer Egée et l'Adriatique. Sur un plateau contrôlant cet isthme, entre les ports situés sur les deux mers, s'étendait la ville de Corinthe, dominée par une acropole de 600 m de haut, l'Acro-Corinthe. Appelé par Cicéron « la lumière de toute la Grèce », ce lieu était occupé depuis 4000 ans, quand la cité grecque fut détruite par les romains en 146 av. J-C. (P. Raymond Brown)

La nouvelle ville où vint Paul avait été fondée en 44 av J-C. par Jules César pour être une colonie romaine. La situation stratégique de Corinthe attirait une population très cosmopolite, car des immigrants pauvres étaient venus d'Italie s'y installer, dont des esclaves libérés, d'origine grecque, syrienne, juive et égyptienne. Un poète grec du 1° siècle (Crinagoras) décrit ces gens comme des fripouilles, mais nombre d'entre eux s'étaient rapidement enrichis. Leurs talents avaient fait de cette ville un centre manufacturier (bronze, poteries) et commercial, si bien que sous Auguste, Corinthe était devenue la capitale de la province d'Achaïe avec la présence du proconsul Gallion, frère de Sénèque, à qui Paul aura affaire (Ac 18,12).

La licence sexuelle qui régnait dans la ville lui avait donné le nom de « ville de l'amour » : on y comptait un millier de prêtresses d'Aphrodite, prostituées sacrées.

Au 1° siècle, il y avait une importante colonie juive avec ses propres fonctionnaires et son organisation interne. Cela aida beaucoup Paul à s'installer là, y travaillant le cuir afin de faire des tentes pour héberger les nombreux voyageurs de passage. Cela lui permit d'évangéliser le lieu.

Cependant, il y avait déjà quelques chrétiens lorsque Paul arriva à Corinthe, dont Aquilas et Priscille, fabricants de tentes qui initièrent Paul à ce métier. C'est à partir de la maison où ils vivaient que Paul inaugura son évangélisation. Puis avec l'arrivée de Silas et de Timothée, il déménagea dans la maison de Jason, un craignant-Dieu ou Gentil (car sympathisant du judaïsme). Les convertis de Paul appartenaient majoritairement à la couche inférieure et moyenne de la société (artisans et anciens esclaves) ; il y avait aussi quelques riches, ce qui provoquera des difficultés touchant au repas eucharistique : certains ne voulaient pas se mêler avec d'anciens esclaves ! La prédication de Paul dut être fortement marquée par l'attente du retour imminent du Seigneur ; c'est sans doute dans cette perspective que Paul vécut en célibataire (indication que ce monde ne devait pas durer). Sous l'effet de sa prédication, il y eut des signes et des prodiges (2 Co 12,12). (R. B.)

Nous lisons la formule d'ouverture, dans le style de l'époque. Paul associe à sa lettre Sosthène, un ancien chef de la synagogue corinthienne qui avait été roué de coups par les juifs suite à une comparution de Paul devant Gallion (Ac 18,17). Peut-être est-ce Sosthème qui écrivait cette lettre que Paul lui dictait, écrit le P. Raymond Brown dans sa riche introduction à la 1^o aux Corinthiens. Nous lirons des passages de cette lettre jusqu'au Carême. On retiendra que « *À vous, la grâce et la paix, de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ* » est une des trois formules que propose la liturgie comme introduction à l'Eucharistie.

Psaume 39,2-8

D'un grand espoir j'espérais le Seigneur :
il s'est penché vers moi
Dans ma bouche il a mis un chant nouveau,
une louange à notre Dieu.
Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice,
tu as ouvert mes oreilles ;
tu ne demandais ni holocauste ni victime,
alors j'ai dit : « Voici, je viens. »

1- Comme souvent, le psaume est à la première personne du singulier, mais nous savons qu'il s'agit en réalité d'un sujet collectif, le peuple qui chante à Dieu reconnaissance car il l'a délivré de maintes épreuves. Le Psaume 39 est donc une prière d'action de grâce. Il a été composé pour remplir une fonction bien précise dans la liturgie du Temple : être chanté au moment où l'on offrait un sacrifice. N'oublions pas que des sacrifices d'animaux ont été célébrés à Jérusalem jusqu'à la destruction définitive du Temple, en 70 ap. J-C. ...

2- ... Mais, alors même qu'il accompagnait les sacrifices, ce psaume annonçait déjà la future disparition de ces derniers, reprenant les paroles des prophètes qui ont toujours tenté de faire évoluer la pratique d'Israël, en affirmant que Dieu ne voulait *ni offrande ni sacrifices... ni holocauste ni victime*. Toutes religions confondues, depuis la nuit des temps, les humains ont fait des sacrifices. Ce mot désigne l'acte de faire du sacré, dit autrement, le moyen de rentrer en contact ou en communion avec Dieu. L'histoire des sacrifices évolue en même temps que se développe la connaissance de Dieu. Ainsi, au fur et à mesure qu'on grandit dans la découverte de Dieu, la pratique sacrificielle va changer. Ce fut le cas pour Israël. Au départ, on n'hésitait pas à tuer des humains, des enfants, pour avoir la protection de la divinité. C'est la 1^o chose qu'a supprimé la foi de l'homme biblique : le sacrifice stoppé d'Isaac (fils d'Abraham) en est la justification.

Tout dépend de l'idée qu'on se fait de Dieu : « Dis-moi tes sacrifices, je te dirai quel est ton Dieu », écrit M-Noëlle Thabut. Est-ce un Dieu qu'il faut apprivoiser ? Faut-il acquérir des mérites pour avoir ses bonnes grâces ? Nous avons encore des relents de cette idée archaïque d'acheter Dieu. Il faut attendre Osée (VIII^o s. av. J-C.) pour entendre : *C'est l'amour que je veux et non les sacrifices*. L'idéal du sacrifice deviendra le service des autres, jusqu'à donner sa vie par amour pour eux. Et la meilleure chose à faire pour servir, c'est avant tout d'écouter : « Tu ne voulais ni offrande ni sacrifice, tu as ouvert mes oreilles ! » Ecouter les appels de Dieu à le servir en servant ses frères et sœurs en humanité, telle est la « pratique » sacrificielle portée à son summum. Dieu étant amour, ne veut que du bien ; alors la réponse à son désir ne peut être, pour le croyant, que : « Voici, je viens. »

Homélie pour le 2^o Dimanche du T. O. 2020

Le 19, 10h30 : Lézignan-Corbières

Ce deuxième dimanche du Temps ordinaire, semble appartenir encore au temps liturgique de Noël qui était le temps des manifestations, des Epiphanies du Seigneur au monde. Après celle aux pauvres en la personne des bergers, chez St Luc, après celle aux peuples païens en la personne des Mages, chez St Matthieu, après sa manifestation comme Messie lors de son Baptême, chez St Marc, voici l'Epiphanie de Jésus au peuple des croyants, celle où Jean-Baptiste le désigne comme *l'Agneau de Dieu, celui qui enlève le péché du monde* ! Une question surgit : Le rédacteur du IV^o évangile ne parle pas « des péchés », mais « du péché » ?

Quel est-il donc, ce « péché du monde » ?

En parcourant la Bible, on en arrive à cette conclusion qu'il désigne tous les aspects de la violence avec au sommet, le meurtre. Il n'est pas mauvais alors de se rappeler que la violence meurtrière se pratique dans tous les domaines de la vie du monde : dans le social, l'économique, le politique, le sexuel, le religieux... ! Chaque fois que, dans notre monde, un être humain est réduit à l'état d'objet, objet de profit ou objet de jouissance, nous sommes dans la ligne du meurtre, dans le camp de la violence, dans la spirale du péché ! Or, c'est ce péché qu'enlève l'Agneau de Dieu, affirme l'Évangile.

L'agneau ? Face aux prédateurs de tous genres, l'agneau est l'animal fragile que les oiseaux de proie saisissent entre leurs serres et emportent pour le donner en pâture à leur progéniture. L'agneau est celui que dévorent les loups, les renards ou les hyènes. Il est la bête que l'on tond, que l'on égorge, que l'on mange. L'Agneau de Dieu, lui, lève, soulève et enlève le péché du monde parce qu'il se met à la merci de tous les prédateurs humains de cette terre ! Nous aurions préféré qu'il surmonte la violence par une autre violence. Mais celle-ci n'en eut été que plus violente encore !

Non, l'Agneau de Dieu, se laisse faire. Il devient ainsi le témoin premier de la non-violence. C'est en ce sens que le lieu où il a été mis à mort paraît être un scandale ! Mais, si nous ne voulons plus être choqués par la croix, il est indispensable de prendre conscience de cette agressivité, de cette violence qui nous habite, de ce péché qui nous tient aux tripes et qui abîme en nous l'amour, qui le cadenasse ou le torture. Prendre conscience de cela, ce n'est pas autre chose que ce que l'on appelle « se convertir » ! Car l'Agneau cloué en croix et mis à mort, aux yeux de la foi chrétienne, voici qu'il devient pour nous et pour tout le Temps, celui qui libère de la violence et qui devient nourriture de cette vie qui ne meurt pas, c'est-à-dire l'amour !

Or, dans l'Apocalypse, il est dit que cet Agneau, parce qu'il a enlevé l'obstacle à la rencontre avec Dieu, est le seul jugé digne d'ouvrir le Livre et de le déchiffrer ! Mais de quel Livre s'agit-il ? Il s'agit du Livre de l'Histoire humaine, le Livre de nos joies et de nos larmes, le Livre de nos conflits et de nos réconciliations. Car c'est à travers le Livre de l'Histoire, fait de nos histoires qui paraissent absurdes, privées de sens, sans cohérence aucune, c'est à travers nos histoires que se vit notre relation au Tout-Autre. Cela veut dire que l'Agneau désigné par Jean-Baptiste nous permet de trouver un sens, montre une direction, nous achemine vers un terme. Et quel est-il ?

Ce terme, ce but mystique, c'est notre absorption par l'Esprit pour nous rendre conformes à la nature divine. Or, cet Esprit, il nous couvre déjà de son ombre. Il nous imbibe déjà de sa consistance, il demeure déjà en nous pour nous aider (si nous donnons prise à son Souffle de vie) à combattre et à vaincre les oripeaux de la Mort qui rodent dans notre cœur et que sont le Mal, la Violence, le Péché.

Ainsi, à chaque heure des Ténèbres, L'Esprit fait et fera briller la lumière de Dieu, nous insuffle et nous insufflera la paix de l'Agneau vainqueur. Cet Esprit, enfin, il sera, un jour, notre ossature. Il nous transfigurera et nous vivifiera totalement lorsque nous passerons le tamis de la mort. Il nous inondera alors pleinement de sa vie, de sa vie qui ne connaît pas de fin !